

CRITIQUE, opéra. CARDIFF, Welsh National Opera, le 16 avril 2026. WAGNER : Der Fliegende Holländer. Simon Bailey, Rachel Nicholls, James Cresswell... Tomas Hanus / Jack Furness

La nouvelle mise en scène du *Vaisseau fantôme* de Richard Wagner par l'Opéra national du Pays de Galles (*Welsh National Opera*) poursuit une mode lyrique désormais familière : l'effacement du personnage masculin titulaire au profit d'un focus sur le rôle féminin principal.

Dans la production du metteur en scène gallois **Jack Furness**, le Hollandais n'est plus l'axe du drame. Senta en devient plutôt le centre gravitationnel, moins une rédemptrice wagnérienne qu'une étude de cas de traumatisme psychologique. Le dispositif encadrant, introduit durant l'ouverture, est sans équivoque : un enfant naît puis est traumatisé par la mort apparente de sa mère (suggérée par une imagerie hospitalière évoquant le cancer), condamnée à ressasser son passé dans une répétition obsessionnelle. À la fin, ce même personnage s'effondre et est emmené sur un lit d'hôpital, l'opéra ayant retracé non pas une malédiction mythique, mais un effondrement intérieur. Cela reflète bien sûr le cycle éternel du Hollandais.

Le sombre conte de Wagner s'inspire de la légende popularisée par Heinrich Heine, et apparemment de sa propre expérience d'une tempête en mer Baltique, lorsque le Hollandais ne peut accoster que tous les sept ans dans l'espoir de trouver une rédemption sous la forme d'une femme qui lui sera fidèle jusqu'à la mort et brisera sa malédiction. Ce glissement interprétatif reflète une tendance plus large dans la mise en scène lyrique contemporaine à recentrer les récits autour de la subjectivité féminine. Pourtant, ici, cela ressemble moins à une révélation qu'à une réduction. La métaphysique ambiguë de Wagner est réduite à quelque chose de plus littéral, de plus clinique, et sans doute de moins intéressant.

La production n'est pas dénuée de gestes vers la modernité, même si certains versent dans le gratuit. Un bref moment où le timonier embrasse un autre marin semble moins relever d'une caractérisation organique que d'un clin d'œil conscient aux attentes contemporaines, un *gadget* plutôt qu'une véritable idée. Ailleurs, on rencontre des échos, clairement involontaires, d'anciennes productions du WNO. Le motif récurrent du lit, qui s'éloigne vers le fond de la scène, rappelle inévitablement la disparition finale dans *Peter Grimes* telle que récemment mise en scène par la compagnie. La technique est entravée par le fait que l'on voit ce qui se passe une fois que le lit ou le corps est censé avoir disparu.



La scénographe **Elin Steele** propose un environnement largement abstrait : un panneau peint, terne et indistinct, qui s'élève et s'abaisse pour suggérer des changements d'espace mais ne parvient jamais à évoquer de manière convaincante un lieu. Pour un opéra si ancré dans les forces élémentaires – la mer, la tempête, l'horizon – l'absence de tout paysage tangible semble en contradiction avec les affirmations de l'équipe créative selon lesquelles elle serait influencée par le paysage maritime gallois. Il n'y a pas vraiment de décor pour que **Lizzie Powell** l'éclaire ; les accessoires vont des grandes lampes posées sur ce qui ressemble à des paniers pique-nique, des chaises qu'on traîne, un canapé ancien et ces lits. Curieusement, il neige de temps à autre. Bien sûr, nous devons ignorer le livret car il n'y a ni navires, ni trésor, ni photographie, ni rouets, ni grand-chose d'autre. Nous sommes dans l'univers de personnes abîmées et solitaires plutôt que des « vaisseaux fantômes ». On est ici plutôt dans *Vol au-dessus d'un nid de coucou* plutôt que dans *Pirates des Caraïbes* !...

Dramaturgiquement, la production soulève plus de questions qu'elle n'en résout. La décision de faire en sorte que les

marins vivants se transforment en leurs homologues fantomatiques au troisième acte, plutôt que d'avoir deux groupes distincts de marins, pourrait en théorie suggérer une frontière poreuse entre les mondes. Pourtant, cela contraste avec les scènes précédentes où l'équipage fantôme est déjà visiblement présent à l'arrière de la scène. La logique interne vacille ; le symbolisme s'effondre sous son propre manque de cohérence. De même, l'apparition intermittente de femmes en costume d'époque, postées à l'arrière comme des témoins spectrales et préparant le lit pour la « victime » suivante, semble faire allusion à une lignée de Senta ayant échoué, de prédécesseuses qui n'ont pas su satisfaire l'exigence de fidélité absolue du Hollandais. L'idée est intrigante, mais insuffisamment développée, laissée entre suggestion et obscurité.

Le Chœur des fileuses de l'acte II est également réinventé : les femmes commencent par coudre leurs robes pour le retour des hommes, puis réarrangent leurs chaises pour s'asseoir autour de Senta, et entendre le fabuleux récit du *vaisseau fantôme*, évoquant une séance de thérapie de groupe. Là encore, Senta, psychologiquement abîmée, sombre dans une expérience phantasmagorique sombre. Cette instabilité mentale est également suggérée dans les scènes avec son fiancé Erik. Il semble être le seul à voir que cette pauvre fille est franchement à côté de la plaque.

Rien de tout cela ne nie la réussite musicale. **Simon Bailey** et **Rachel Nicholls** apportent une assurance vocale et la nuance interprétative requise par l'équipe artistique pour les rôles principaux, même si la production recadre leur relation. Cela n'a peut-être pas la puissance et le frisson glaçant que l'on obtient chez certains des grands interprètes scandinaves et allemands actuels de ces rôles, mais Nicholls nous gratifie d'un chant élégant et raffiné, d'un lyrisme riche, tandis qu'elle et Bailey apportent une grande clarté au livret allemand.



Le père de Senta, Daland, interprété avec une grande clarté par **James Creswell**, semble n'avoir jamais regardé *Mariés au premier regard* lorsqu'il pousse sa fille vers le riche capitaine de passage. Peut-être pensait-il plutôt à *L'amour est dans le pré* (ou une émission similaire), le Hollandais complètement fou étant jumelé à sa fille excentrique. Quoiqu'il en soit, cela finira mal. **Trystan Llŷr Griffiths** (le Timonier) et **Leonardo Caimi** (Erik) sont des ténors à la trop belle voix, l'un aspirant à sa petite amie mais, quand l'alcool agit, se frottant à tout ce qui bouge, tandis que l'autre, en costume gris, est un personnage sans doute censé être terne qui s'en sort franchement bien quand Senta le plaque pour le Hollandais.

Pour sa dernière saison en tant que directeur musical, **Tomáš Hanus** obtient un jeu vigoureux de la phalange galloise, de

beaux solos, et nous emporte avec *brio* tandis que ses musiciens et les chanteurs font monter la tempête. La production souhaite clairement que le chœur soit le plus possible sur le devant de la scène, et il répond présent avec sa force habituelle. Pourtant, on repart avec un sentiment persistant de déséquilibre. En cherchant à moderniser et à psychologiser, ce *Vaisseau fantôme* risque de perdre son propre centre de gravité. Les vastes horizons mythiques de l'opéra sont réduits à la vie intérieure d'un enfant blessé, captivant dans ses grandes lignes, peut-être, mais finalement étouffant.

Et pour une compagnie confrontée à un avenir incertain, on ne peut s'empêcher de se demander si ce rétrécissement conceptuel ne reflète pas une contraction culturelle plus large : moins de ressources, des toiles plus petites, et un regard toujours plus tourné vers l'intérieur. C'est probablement la dernière production lyrique d'envergure créée par le WNO que nous verrons pendant plusieurs années, et d'une certaine manière, son côté austère, minimaliste, presque semi-scénique, annonce les restrictions à venir.

On ne peut que plaindre les dirigeants du WNO (**Adele Thomas** et **Sarah Crabtree**) qui ont accepté la mission impossible d'une compagnie dont les moyens de survie – les Conseils des Arts Gallois et Anglais – sont aussi aléatoires, et que les politiciens, comme le public gallois, ont placée tout en bas de leur liste de priorités en termes de financement. Avec l'épée de Damoclès financière au-dessus de leurs têtes, il y a peu de raisons de s'enthousiasmer pour la programmation de l'année prochaine, et cela continuera probablement l'année suivante, à moins d'un miracle en matière de financement. Le cycle du WNO – quasi-catastrophe financière, et en redressement, en plus des abysses de la dépression économique – semble aussi condamné à se perpétuer que la malédiction du Hollandais. Le duo doit faire bonne figure en présentant la maigre saison à venir, mais affirmer que c'est le début d'une nouvelle ère excitante, c'est un peu trop tirer sur la corde

pour nous, vieux loups de mer... et nous ne parlerons pas des dépenses pour un changement d'identité visuelle...

Critique, opéra. CARDIFF, Welsh National Opera, le 16 avril 2026. WAGNER : Der Fliegende Holländer. Simon Bailey, Rachel Nicholls, James Cresswell... Tomas Hanus / Jack Furness. Crédit photographique (c) Craig Fuller

CRITIQUE, opéra (en version de concert). TOULON, Palais Neptune, les 17 et 19 février 2026. WAGNER : Der Fliegende Holländer. A. Keremenditchiev, D. Herbert, B. Gunnel, T. Schabel... Orchestre de l'Opéra de

Toulon, Victorien Vanoosten (direction)

Le *Vaisseau fantôme* de Richard Wagner a fait escale au Palais Neptune de Toulon pour deux soirées (les 17 et 19 février). Dans l'attente de la réouverture de l'Opéra, c'est dans cette salle que s'est vécu un grand moment de lyrisme romantique. Sous la baguette inspirée du directeur musical de la maison varoise Victorien Vanoosten, l'Orchestre de l'Opéra de Toulon et le Chœur « maison », renforcé par celui de l'Opéra de Montpellier, ont offert une lecture passionnée de cette fresque de la rédemption.

Dès les premières mesures, la battue précise et énergique de **Victorien Vanoosten** a insufflé une tension dramatique immédiate. Le jeune chef, ancien assistant de Daniel Barenbom, confirme ici tout son talent pour le répertoire germanique. Il sculpte la partition avec des contrastes dynamiques saisissants, ménageant des silences calibrés qui laissent affleurer l'émotion la plus pure. Sous sa direction, l'orchestre articule le discours avec une clarté remarquable, accompagnant la progression dramatique jusqu'au dénouement libérateur.

La distribution réunie pour l'occasion mérite les plus vives louanges. Le Hollandais du bayton bulhgare **Anton Keremiditchiev** impressionne d'emblée par sa matière vocale ample et dense. Sa voix grave, solidement ancrée, confère au personnage maudit une stature hiératique sans jamais sacrifier la lisibilité de la ligne de chant. Par un jeu subtil d'inflexions retenues, il laisse percer une forme de vulnérabilité poignante. Face à

lui, la Senta de **Dorothea Herbert** est une véritable révélation. La soprano allemande, habituée des emplois wagnériens, déploie un timbre clair et lyrique d'une beauté rare. Sa voix circule avec une aisance confondante entre les élans puissants et les passages plus interiorisés, faisant évoluer la couleur vocale au rythme de l'obsession de son personnage.

Brenden Gunnell incarne un Erik au récit d'une articulation précise et mélodieuse. Son timbre, d'abord doux, se charge d'un grain plus sombre dans les moments de tension, avec un sens remarquable de la continuité expressive. Le Daland de **Tobias Schabel** séduit par sa basse grave et son timbre ouvert, tandis que **Ahlina Mhamdi** compose une Mary au timbre chaud et rond, créant un équilibre parfait avec les chœurs féminins. Enfin, le Timonier de **Matthieu Justine** apporte une touche de légèreté bienvenue : sa voix aisée et sa prononciation soignée illuminent chacune de ses interventions.

Les chœurs, impeccablement préparés par **Christophe Bernollin** et **Noëlle Gény**, méritent une mention spéciale : la masse compacte des hommes contraste magnifiquement avec le lyrisme affirmé des voix féminines, restituant à merveille l'atmosphère maritime de l'ouvrage. Au terme de cette traversée haletante, la salle attentive a éclaté en applaudissements nourris pour saluer l'ensemble des forces réunies.

CRITIQUE, opéra (en version de concert). TOULON, Palais Neptune, les 17 et 19 février 2026. WAGNER : Der Fliegende Holländer. A. Keremenditchiev, D. Herbert, B. Gunnell, T. Schabel... Orchestre de l'Opéra de Toulon, Victorien Vanootsen

CRITIQUE, opéra. AIX-EN-PROVENCE, Grand-Théâtre de Provence, le 10 avril 2023. R. WAGNER : Der Fliegende Hollander. J. Rutherford, I. Brimberg, Karl-Heinz Lehner... Gürzenich Orchestre / F.X. Roth

Quelques jours après avoir goûté aux sortilèges de [la Philharmonie Tchèque \(dans la 6ème de Mahler\), au 10ème Festival de Pâques d'Aix-en-Provence](#), c'est à ceux du non moins fameux **Gürzenich Orchester (de Cologne)** que nous allons succomber, dans une exécution (sous format concertant) du « Vaisseau fantôme » de Richard Wagner – dirigé par le directeur musical de la magnifique phalange allemande, le chef français **François-Xavier Roth**. Affichée sold out, la soirée est donnée sans entracte, et pour commencer, c'est très impressionnant de voir les quelque 150 artistes de l'orchestre et du chœur (Chor der Oper Köln) investir la totalité du vaste plateau du Grand-Théâtre de Provence, où se déroulent les principaux concerts de la manifestation provençale.

Dans le rôle-titre, le baryton-basse britannique **James Rutherford** – s'il maîtrise une partition admirablement travaillée et s'il domine la langue comme le style – manque cependant de la noirceur de timbre exigée par le rôle. Par ailleurs, même en l'absence de proposition scénique, on ne trouve pas grand-chose chez ce chanteur de la fatalité dont est porteur le personnage maudit, du charme trouble qui s'attache à sa présence ou encore de la sincérité qui porte sa passion. Nous attendons donc de le voir sur scène pour mieux juger, et ceux qui peuvent faire le voyage à Cologne où l'ouvrage est actuellement donné (jusqu'au 7 mai), dans une proposition scénique de Benjamin Lazar, pourront se faire une opinion.

Quant à la soprano suédoise **Ingela Brimberg**, révélée à nous dans ce même rôle il y a tout juste dix ans à Genève, elle renouvelle notre enthousiasme d'alors dans le rôle de la sacrificielle Senta, avec toujours son même superbe engagement vocal et scénique, et surtout un parcours jusqu'au bout sans défaillance, qui ne peuvent qu'emporter une fois de plus l'adhésion. La voix est superbement projetée, à défaut de posséder un « beau » timbre, avec des aigus toujours justes et triomphants, sans être criés, et nous nous rappellerons longtemps de sa balade hantée au II, ainsi que de son délire sacrificiel à la fin de l'ouvrage.

La basse autrichienne **Karl-Heinz Lehner** (Daland) offre une voix noire, pétulante de santé et toujours sous contrôle, même dans l'extrême grave, tandis que le ténor allemand **Maximilian Schmitt** offre au personnage d'Erik, l'élégance de son chant et la chaleur de son timbre. Enfin, le Pilote du ténor russe **Dmitry Ivanchey** ravit par la spontanéité et la clarté d'accent d'une voix agréablement timbrée, bien que d'un format plutôt confidentiel, tandis que la mezzo allemande **Dalia Schaechter** endosse les habits d'une Mary à la présence et à la solidité de chant remarquables. **Le chœur enfin, remarquablement préparé par Rustam Samedov, est un pur miracle** et force l'admiration par son exemplarité de puissance, de cohérence, d'engagement, d'expressivité. Le moment le plus fort de la soirée restera

d'ailleurs le moment où le chœur d'hommes quitte le fond de scène pour investir le bord du plateau, à moins de deux mètres des premiers spectateurs, pour un effet spectaculaire qui prend littéralement à la gorge (chœur des marins).

Mais le principal bonheur de la soirée réside bien dans la souveraine direction musicale de **François-Xavier Roth**, à la fois incisive, enlevée et théâtrale ! Il sait parfaitement décanter la partition du jeune Wagner – encore fortement marquée par la fougue romantique -, la retenir ou la débrider... bref, la restituer avec un aplomb (wagnérien) stupéfiant. Il faut dire qu'il est formidablement aidé en cela par les vertus d'une phalange colonnaise dont on ne peut que s'enivrer des sonorités soyeuses et s'exalter de ses fulgurances chromatiques. Et ce sont dix minutes de rappels – et une standing ovation amplement méritée – qui viennent couronner ce grand moment wagnérien !

CRITIQUE, opéra. AIX-EN-PROVENCE, Grand-Théâtre de Provence,
le 10 avril 2023. R. WAGNER : Der Fliegende Holländer. J.
Rutherford, I. Brimberg, K-H. Lehner... Gürzenich Orchester /
F.X. Roth. Photos © Caroline Dautre

Vidéo : Teaser de « Der Fliegende Holländer » de Wagner dirigé
par F. X. Roth à l'Opéra de Cologne :

CRITIQUE, DVD BLU RAY. WAGNER : Der Fliegende Holländer, Bayreuth 2021. Zeppenfeld, Grigorian. Lyniv / Tcherniakov. 1 DVD / BLU RAY Deutsche Grammophon.

CRITIQUE, DVD BLU RAY. WAGNER : Der Fliegende Holländer, Bayreuth 2021. Zeppenfeld, Grigorian. Oksana Lyniv / Dmitri Tcherniakov. 1 DVD / BLU RAY Deutsche Grammophon – Evidemment,

fidèle à son principe de réécriture, le metteur en scène révisé les relations, réadapte l'intrigue, en particulier la fin (comme il l'a fait pour Carmen et aussi Les Troyens, sans omettre sa relecture de Dialogues des Carmélites qui avait suscité les foudres judiciaires des ayant droits de Poulenc...) ; Ici, le vrai héros c'est la revanche du Hollandais, être maudit qui utilise Senta – l'amour de celle-ci pour obtenir son salut (et la fin de son errance éternelle). Pendant l'ouverture, une nouvelle action théâtrale s'accomplit, éclairant la liaison entre la mère du Hollandais et ... Daland qui l'écarte rapidement. Le Hollandais n'aura de cesse d'obtenir vengeance



car sa mère s'est suicidée.

Voilà l'option théâtrale, mais alors le Hollandais courtise sa sœur Senta dont l'amour est le sujet central de son stratagème vengeur. Evidemment, comme toujours, un acte insensé se produit, sans aucune explication préalable : Mary surgit soudainement à la fin, et tue le Hollandais. On reste saisi face à cette mort subite.

Exit le souffle de la légende maritime, l'apparition spectaculaire du Vaisseau démoniaque, le désespoir du Hollandais auquel répond le sacrifice puis la rédemption de Senta. Le réalisme de Tcherniakov en fait une histoire sordide et étouffante, voire platement anecdotique. Celle d'un village du nord de l'Allemagne. De l'obstination à désenchanter la fable onirique et marine...

Heureusement la réalisation artistique, elle, convainc, restituant au delà du visuel, l'ivresse passionnelle du drama wagnérien romantique, en particulier la figure déterminée et combattante de Senta, fille audacieuse de Daland ; elle attend celui qui l'aimera, la sauvera, la comprendra... le Hollandais.

Daland crédible et astucieux, **Georg Zeppenfeld** affirme sa prestance vocale et scénique, en familial justement admiré de Bayreuth. Eric Cutler incarne Erik, être sensible et palpitant qui souffre car il assiste démuni, impuissant à l'attraction qui unit indéfectiblement sa fiancée Senta au Hollandais. D'autant plus qu'**Asmik Grigorian** (qui depuis à l'été 2022, a triomphé dans le Triptyque de Puccini sous la direction de Franz Welser-Möst) impose une Senta active et lumineuse autant par la vraisemblance de la tenue dramatique que l'intensité et la solidité du chant. Marina Prudenskaya dans le rôle de Mary, assure sa partie, comme le Timonier d'Attilio Glaser, ténor agile et puissant ; saluons aussi le superbe chœur, agissant et puissant (sommptueuses fileuses dont le chant convoque enfin l'esprit de la légende et du mythe).

La cheffe ukrainienne **Oksana Lyniv** (première femme dans la

fosse de Bayreuth, – il était temps !) dirige coûte que coûte une production souvent incohérente ; parvient à émouvoir dans la Ballade de Senta, mais semble hésiter à insuffler la passion requise, matière organique incandescente, à l'aune de la passion wagnérienne, pour que s'accomplisse la métamorphose et donc, le salut des deux âmes ainsi aimantées : Senta et le Hollandais. Pour les voix incarnées justes de Georg Zeppenfeld et Asmik Grigorian.

CRITIQUE, DVD BLU RAY. WAGNER : Der Fliegende Holländer, Bayreuth 2021 – Le Vaisseau fantôme (1843) / livret du compositeur. Georg Zeppenfeld, Daland. Asmik Grigorian, Senta. Marina Prudenskaya, Mary. Eric Cutler, Erik. Attilio Glaser, le pilote. John Lundgren, le Hollandais. Chœur du festival et Orchestre du festival de Bayreuth, direction : [Oksana Lyniv](#) / [Mise en scène : Dmitri Tcherniakov. 1 BLU RAY Deutsche Grammophon.](#)